

Le mardi, *on fait les confrères*. Faire les confrères, c'est se rendre chez les notables du village, en l'honneur desquels on exécute des salves de mousqueterie. Chaque compagnie reçoit dix francs du bourgmestre; des tonnes de bière sont mises, en outre, à la disposition des marcheurs par les brasseurs.

Au cours de l'après-midi qui se passe en libations nombreuses, les officiers délivrent à leurs hommes des billets dits : « de cantonnement », en vertu desquels ils ont droit à être hébergés chez certains habitants que l'on désigne et qui n'ont pas pris une part active au cortège.

**

Les cadres de la Marche sont dès lors constitués.

Les volontaires ne manqueront pas, et ces troupiers bigarrés n'auront guère besoin, stylés par l'enthousiasme des anciens au cabaret ou à la maison, de faire en corps des exercices préparatoires. Dans leurs évolutions et leurs parades, la bonne volonté tiendra lieu des vraies qualités militaires, et le naïf émerveillement des pèlerins sera pour eux la récompense la plus douce et la plus flatteuse.

Seule « la musique » de la Marche s'empresse à répéter, dans l'attente du grand jour, les joyeux airs traditionnels que l'on trouvera ci-dessous, et qui se feront entendre tout le long du parcours.

2. — Airs des marcheurs ¹.

1

FIFRES.

TAMBOURS.

(¹) Les différents airs de la Marche de Gerpinnes ont été notés par M. Nicolas DANEAU, à qui nous exprimons tous nos remerciements pour sa parfaite obligeance.

FIFRES.

TAMBOURS.



FIFRES, à l'octave ad libitum.



3. — Les marcheuses.

En tête du cortège des *marcheurs* s'avançaient jadis plusieurs femmes, précédées du traditionnel tambour-major. C'étaient les *marcheuses*. Elles ont disparu à la fin du siècle dernier.

Choisies parmi les campagnardes robustes, ces femmes devaient être en état de soutenir une longue marche, rendue plus ardue encore par l'accoutrement bizarre dont elles s'affublaient. Elles portaient de vastes robes à traîne, que ballonnaient singulièrement les cerceaux de leurs crinolines. Leurs têtes disparaissent entièrement sous une ample coiffure à cornette flottante, tandis que la chevelure — réelle ou postiche — tombait tordue en une tresse épaisse, le long de leurs reins.

Nécessairement, elles devaient être dans toute la force de l'âge, et exemptes de défaut physique; on les choisissait de préférence parmi les jeunes filles vierges; si elles étaient mariées, il ne fallait pas qu'elles fussent en voie de devenir mères. La seule condition expressément exigée pour appartenir à la catégorie des marcheuses, était, après cela, d'ordre essentiellement moral.

Bâties pour les épopées, ces femmes semblaient descendre de quelques puissantes races disparues.

Dès que les cloches s'ébranlaient et que les choristes donnaient, en un chant religieux, le signal du départ, les marcheuses entonnaient un air de fifre, au rythme burlesque et scandé, qui caractérisait en une expression gauloise, la liesse de tout un peuple affirmant soudain dans l'enchantement de cette fête de Pentecôte, toute l'ardeur de sa foi.

Nous n'avons pu recueillir de cette musique que le fragment suivant :





IV

LA PROCESSION.

1. — Les pèlerins.

Autrefois, dans la soirée du dimanche de la Pentecôte, Gerpennes était envahi par des légions de pèlerins et de curieux accourus pour assister à l'office qui se célébrait la nuit. On ne se couchait guère : au lieu de se couvrir de cilice et de faire pénitence, cette foule attendait le grand jour au milieu des libations et des danses.

Ces préparatifs avaient une allure de saturnale et compromettaient fort la dignité de la fête religieuse. Le clergé s'émut et retarda l'heure de la messe qui fut désormais dite au point du jour.

L'antique usage a cependant survécu : avant minuit des individus, isolés, ou réunis en groupes taciturnes, indifférents aux intempéries, sillonnent les routes qui mènent vers Gerpennes. Ces émouvants pèlerins égrenent en silence des chapelets, certains s'en viennent tête et pieds nus, par les chemins rocailleux. Enfants, femmes, vieillards, infirmes : ceux-là sont les croyants qui ont gardé l'espoir des anciens âges. Les autres ont la foi plus extérieure et envisagent surtout dans la fête de copieuses ripailles.

Aux premières lueurs de l'aube, on entend autour du village le trot lourd et cadencé des chevaux de labour, amenant des chars-à-bancs et des carrioles où sont massés pêle-mêle, garçons et filles.

Tout ce monde se déverse dans les cabarets dont les salles embrumées de la fumée des pipes regorgent jusqu'au matin d'une foule grouillante et tapageuse.

A deux heures et demie du matin, les cloches annoncent la messe. Peu à peu les fidèles s'épanchent dans les rues et gravissent, en une vague cohue, l'artère principale du bourg. L'église est bientôt

absolument comble; la foule y déferle en une houle qui presse ses flots vers le chœur où se trouve la châsse de Ste Rolende. Cette mer humaine est agitée d'une vie étrange; des remous courent d'une nef à l'autre sous le flux montant des pèlerins qui arrivent sans cesse. Par dessus les têtes, des mains de femmes et de vieillards se tendent frénétiquement, brandissant un exvoto, ou quelque objet dont elles veulent toucher la châsse vénérée qui oscille sous la submergeante poussée.

Auprès du péristyle se sont arrêtés les infirmes et les malades. A l'extérieur, tout autour du sanctuaire, des pèlerins déambulent, priant tout haut, d'une voix monotone. Leur psalmodie s'unit aux lamentations des mendiants affalés dans l'angle des murs ou sur le bord du chemin, et qui étalent leurs ulcères aux yeux des pitoyables.

Mais il est quatre heures : la messe est terminée. Des sons de fifres et des roulements de tambour viennent faire une heureuse diversion à cette mélancolique litanie de la misère.

La compagnie de Gerpennes apparaît, suivie de la Garde d'honneur qui doit escorter la châsse de la Sainte.

Un murmure d'admiration court parmi les pèlerins. Tout le monde se découvre et se signe. Le soleil commence à dorer la luxuriante végétation de la vallée. La mélodieuse chanson des cloches monte avec les parfums bleus des encensoirs dans l'air pur du matin. Des voix de jeunes filles renforcées par le chant majestueux des orgues, éclatent en fanfares harmonieuses sous les voûtes ogivales de l'église. Le chœur s'accroît; déjà les bannières claquent au vent du dehors : les clairons lancent enfin un vibrant appel qui déchire un instant le calme déroulement des hymnes.

C'est le départ.

2. — Le cortège et son itinéraire.

Le cortège s'organise. Les troupes évoluent, sous les ordres des chefs qui lancent d'une voix tonitruante des commandements dont les formules sont empreintes d'une originale saveur de terroir. En voici, au hasard, quelques-unes fort en vogue. « Apportez armes !... En avant parraccélééré, armes !... Présentez, marche ! Compagnie, halte ! front à boire !... »

Et celle-ci, dans l'idiome du crû : *Tapet au lautche ! « Ouvrez les rangs ! »*

Les *marcheurs* constituent une étrange et pittoresque armée. Dans leurs rangs, les armes les plus diverses sont représentées. La fantaisie de chacun semble seule présider au choix de l'uniforme. Tel s'est improvisé zouave, tel autre arbore un colbak de grenadier; ceux-ci ont cherché à réaliser des uhlands invraisemblables, certains, enfin, se contentent du modeste costume de sapeur.

La cohorte s'avance carnavalesque et bigarrée, précédée inévitablement d'un sergent-sapeur qui remplit les classiques fonctions de tambour-major. Immense, surmonté d'un colback à pompon rouge ou bleu qui le grandit encore, ceint d'un tablier de peau d'une blancheur éclatante, il ouvre la colonne, souriant dans sa barbe de fleuve, conscient de la majesté de son rôle.

Un peloton de sapeurs volontaires le suit; puis vient la musique : fifres aigres et tambours qui ronflent; enfin, défilent les rangs serrés des *marcheurs*.

**

Derrière la Marche ce sont le porte-croix, le prêtre qui porte la relique de S^t-Rolende et des chantres volontaires.

Puis vient la châsse portée par des femmes, entourée et suivie par la foule des pèlerins qui se bousculent pour approcher, porter ou toucher le corps saint, malgré qu'il soit protégé par la Garde d'honneur venue de Villers : deux hommes à cheval, dans la tenue des lieutenants, portant chacun un petit drapeau à longue hampe.

La suite du cortège rappelle les processions qui se font dans chaque village le jour de la fête paroissiale.

**

La procession étend les circuits de son itinéraire dans tout le canton. Elle passe par Hymiée, Hanzinnes, Tarciennes, les Flaches, Joncret, Acoz, Villers-Potteries, Gougnyes et Fromiée, pour rentrer à Gerpinnies vers sept heures du soir.

Le prêtre bénit les fidèles à l'église de chacun de ces villages, ainsi qu'aux chapelles et calvaires que l'on voit sur les routes. Une halte d'une demi-heure se fait à *Bertrand-Sart*, lieu-dit où se trouve une ferme, entre Tarciennes et les Flaches. A Villers, nouvelle halte, d'une heure et demie cette fois, pour permettre aux pèlerins de déjeuner à l'aise, en attendant le dîner à Gougnyes. Et chaque fois, les *marcheurs*, avant de se débander à leur tour, font une jolie parade !

A Villers, un autre arrêt se fait près d'une chapelle édiflée à l'endroit où, suivant la légende, Rolende a expiré. Une pierre vermoulue encastree dans la muraille, porte l'inscription suivante :

HIC OBIIT BEATA | VIRGO ROLENDIS.

A l'entrée de son village d'Hanzinnes, la procession des reliques de S^t-Oger attend le cortège de Rolende. De là, elle le suit jusqu'aux confins du côté opposé. En cet endroit, d'après une tradition déjà rappelée, le Valet perdit la trace de sa Dame un jour qu'il la suivait de loin, s'offrant à elle; c'est là aussi que chaque année la châsse d'Oger quitte celle de la Vierge, tourne brusquement à gauche vers la campagne d'Oret, et rentre en son église.

La plupart des compagnies de la Marche n'entrent dans le cortège qu'à partir de Villers, au lieu dit « Calvaire ». C'est en ces belles plaines qu'a lieu la première grande parade et la première décharge : c'est là que commence, selon l'expression consacrée, « la vraie Pentecôte du soldat »

3. — Dans les plaines de Villers.

Dès le matin des trains spéciaux, partis de tous les points de la contrée, ont déposé de nombreux voyageurs à la station d'Acoz, à deux kilomètres de Villers-Potterie.

Cette foule composée surtout de profanes, se dirige au sortir de la gare, vers Villers dont bientôt apparaissent les toits de chaume et de tuiles bleutées, les maisons blanches et l'église juchée sur une colline. Les curieux sont venus dans la plaine pour assister à la parade des *marcheurs* et au défilé du cortège.

L'étendue présente alors un joyeux spectacle. Les *marcheurs* évoluent au grand complet de leurs bataillons; le canon tonne, des salves de mousqueterie crépitent sans répit. Perchés sur de vigoureux chevaux, des majors ventrus, la mine rubiconde et paternelle, arpentent le terrain, raides comme des stratèges antiques.

A l'ombre des peupliers, des groupes de curieux sont assis, et partout s'improvisent des dinettes champêtres.

(¹) A l'occasion du pèlerinage, certains cultivateurs aiment à voir piétiner leurs champs par la foule, dans l'espoir que la récolte sera plus abondante.

Çà et là, en des échoppes de toile grise, des camelots ont installé des jeux de hasard et des exhibitions diverses. Des femmes circulent, abritées sous d'immenses chapeaux de paille, offrant des chopines de bière.

Tout vit, tout s'anime dans le fracas des escarmouches ; les sabres jettent des éclairs, les taches des ombrelles et des toilettes ponctuent le vaste tapis ensoleillé des pâturages et des moissons.

Mais des sonneries éclatent et le cortège religieux apparaît au bas de la colline. Les enfants de chœur en avant, balancent leurs encensoirs fumants. Drapées comme des vestales dans leurs amples voiles blancs, des paysannes qui chancellent presque sous le poids de la châsse, entonnent d'une voix traînante la complainte traditionnelle.

Mais déjà, leurs voix se perdent dans le lointain. Le cortège infiniment se déroule sous les ardeurs torrides du soleil. Déjà les *marcheurs* de Villers ont rompu leurs rangs et sous les tonnelles voisines s'épongent le front et débouclent leurs ceinturons.

Suivie d'un petit nombre de fidèles, la procession termine son parcours dans le circuit de la paroisse.

3. — Le retour à Gerpennes.

Une animation de kermesse règne dans le village. Des baraques foraines ont été dressées sur la place communale ; grosses caisses et trombones font rage devant les violentes enluminures de la toile peinte. Sur l'avant-scène boîteuse de leur loge, des pitres et des danseuses font la parade ; les chevaux de bois tournent, tournent sans fin, mus par une vieille jument efflanquée. Dans l'atmosphère fumeuse éclatent des rires de jeunes filles, une épaisse joie matérielle plane au ras des têtes, dans l'ivresse de cette fin de journée.

Il est sept heures du soir.

Des roulements de tambour retentissent suivis d'une rumeur de fanfare. C'est la Marche de Gerpennes qui rentre après avoir déambulé quinze heures durant !

En colonne, précédés de leur monumental tambour-major, les *marcheurs* s'avancent et gravissent lentement la pente qui conduit au plateau du bourg. La masse du cortège alors se déploie, s'étale orgueilleusement, étendards et drapeaux dressés, acclamée par la

foule. Des feux de peloton éclatent ; des chants de fifres leur répondent, saluant comme à regret la fin du grand jour. Les rangs se doublent, quelques manœuvres d'ensemble sont exécutées ; enfin, les cohortes se disloquent pour s'engouffrer dans les cabarets.

L'heure est dès lors tout à la joie ; l'animation s'accroît, on entend au fond des guinguettes s'accorder les violes, les lampions s'allument et déjà des couples commencent à tourner. La nuit va s'achever dans les danses et dans l'ivresse, jusqu'à ce que la fatigue ait terrassé toute cette foule vouée au plaisir.

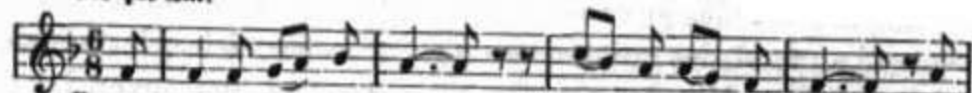
Puis le lendemain, dans les prairies, l'herbe foulée par les piétinements de la veille, se redresse, ruisselante et parfumée, l'alouette joyeuse monte vers la nue, et tandis que le soleil inonde la végétation de ses flots de lumière, tout au loin, harmonieux et mélancolique, un carillon s'égrène. Brusquement, couverts de la poussière grise de la route, les jeunes pouliches et les bestiaux apparaissent, rutilants, nerveux, s'emportant et ruant sous les claquements de fouet du maître qui, pris de tristesse, fatigué d'une nuit trop courte, s'arrête de temps à autre, pour mieux songer aux dépenses qu'il a faites la veille.

Car telle est l'ironie du destin ici-bas, que tout ce qui commence par des chansons, finit invariablement par des regrets.

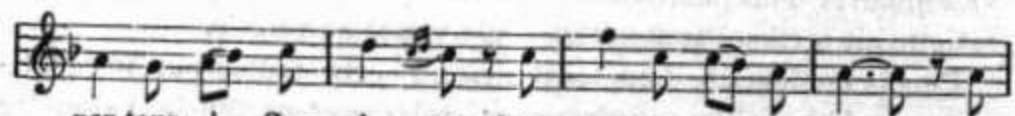
Camille QUENNE

(Gilles d'Avroy).



La complainte de S^r Rolende.*Presque lent.*

p Pè-le-rins, ac-cou-res, Voi-sins, é-loi-gnés, Ve-



nez tous à Ger-pi-nes, N'é-pargnez vos tra-vaux Pour



procurer à vos maux L'assis-tan-ce di-vi-ne.

1. Pélerins, accourez,
Voisins et éloignés,
Venez tous à Gerpinnes,
N'épargnez vos travaux,
Pour procurer à vos maux
L'assistance divine.
2. On honore en ce lieu
Une amie de Dieu,
Une Vierge Royale,
Sur qui Dieu a versé
Les dons de sa bonté,
D'une main libérale.
3. Elle vient de parents,
Selon le monde, grands
En noblesse, en puissance,
Mais plus noble en la loi
Qu'en la race des rois
Dont elle a sa naissance.
4. Étant heureusement
Née de bons parents,
Cette jeune princesse,
Suça avec le lait
Du bien, les doux attraits,
Dès sa tendre jeunesse.
5. En piété croissant,
A mesure des ans,
Elle en fut si remplie
Qu'en peu d'ans elle acquit
Le mérite et le prix
D'une très longue vie.
6. Elle vit bien comment
Il n'est rien de constant
Dans le cours de la vie,
Quand le bannissement,
Ota à ses parents,
Leurs biens et leur patrie.
7. Ce dur sort lui apprit
A aimer le mépris,
La pauvreté, les peines,
A ne compter pour rien
Le monde et ses faux biens,
Et que sa gloire est vaine.
8. La vertu, la beauté,
L'esprit, la pureté,
La grandeur de sa race
Fit que plusieurs amants
Allaient la poursuivant,
Même dans sa disgrâce.
9. Un d'entre eux qui était,
Comme on croit, fils de roi,
Sans cesse l'importune,
Et même ses parents,
L'y poussaient en croyant
Relever leur fortune.
10. Mais on travaille en vain
Pour changer son dessein;
Elle s'était vouée
Pour être à Jésus-Christ,
Et de corps et d'esprit
Une épouse sacrée.

11. De quitter cet époux
Que l'amour rend jaloux,
C'est, dit-elle, une injure.
Ce serait un tourment
Qui me serait plus grand
Que la mort la plus dure.
12. Lui, sans se rebuter,
Croyait de la forcer
A changer de conduite.
Elle, de son côté,
Ne vit de sûreté,
Autre que dans la fuite.
13. Elle sort soudain.
Sans dire son dessein,
Sans autre compagnie
Que de fille et garçon
Servant dans la maison,
A qui elle se fie.
14. Ainsi elle accomplit
Ce que dit Jésus-Christ :
Que quiconque à envie
D'être de ses enfants,
Doit laisser ses parents,
Et sacrifier sa vie.
15. Elle s'en va errant
Sans savoir sûrement
Où son Dieu la destine ;
Mais un coup de sa main,
Par un heureux destin,
L'a conduite à Gerpinnes.
16. Étant près de ce lieu,
Se trouvant au milieu
D'une forêt épaisse,
Les travaux du chemin
Lui causèrent soudain,
Une extrême faiblesse.
17. Celui qui la suivait,
Soigneux, partout cherchait
Quelque maison voisine,
Et vit, étant monté
Sur un chêne élevé,
Une pauvre chaumière.
18. Cet endroit est celui
Que l'on voit aujourd'hui
A Villers-Potterie,
Qui a été le fond,
Où, depuis, la maison
Du Seigneur fût bâtie.
19. Elle n'en pouvait plus,
Y vint comme elle put,
Fatiguée et recrue,
Dans cet appartement,
Pour tout soulagement,
N'a que la terre nue.
20. Se trouvant aux abois,
Par une vive foi,
Et avec grande instance,
Demande promptement,
Avec le Sacrement,
D'un prêtre l'assistance.
21. Le curé, sans tarder,
La vint administrer,
Puis de joie ravie,
Regardant vers les Cieux,
Elle rendit à Dieu,
Son esprit et sa vie.
22. C'est pour la chasteté
Qu'elle meurt de bon gré,
Mais que nul ne s'étonne.
Si cet amour est fort,
Même plus que la mort,
C'est que l'époux le donne.
23. Rolende en tout quittant,
Bien, fortune et amant,
Frères, sœurs, père et mère,
Au dessus du commun,
A reçu cent pour un,
Au ciel et en la terre.
24. L'état si élevé
De la virginité
A été son partage.
C'est le sort le meilleur,
Et du champ du Seigneur
Le plus bel héritage.
25. Un-cœur non divisé,
De Dieu tout occupé,
Ne pensant qu'à lui plaire,
Vivre dans ce bas lieu
Comme un ange des cieux,
Est toute son affaire.
26. Il n'est rien de plus doux
Que d'aimer cet époux
Né d'une Vierge Mère,
Lui même, Vierge amant,
Et avant tous les temps,
Conçu d'un Vierge Père.

27. Suivre Jésus partout,
Jésus bon, humble et doux,
Chaste, saint, plein de grâces,
Immortel, glorieux,
Sera le sort heureux
De ceux qui sont sans taches.
28. Mais ce trésor sacré
Ne put être caché.
De Dieu la main puissante
Fit connaître bientôt,
Par divers faits nouveaux,
Sa fidèle servante.
29. Les cloches, à l'instant
Qu'un secret mouvement,
Fit sonner d'elles-mêmes
Donnant l'étonnement,
A tous les habitans,
Et une joie extrême.
30. On vit, en même temps,
Un aveugle présent
Récupérer la vue.
Ainsi sa sainteté,
Et son autorité
Furent bientôt connues.
31. Ces merveilleux effets
Témoignent que Dieu met
Rolende aux rangs des Saintes.
Ainsi sans différer,
Pour la canoniser,
On l'honore sans crainte.
32. Auprès de son tombeau,
Des prodiges nouveaux,
Sans nombre et sans mesure,
Qui s'y font tous les jours,
Par son puissant secours
Sont des preuves bien sûres.
33. L'Évêque et le clergé,
Sur ce fait bien prouvé
Par témoins authentiques,
Son corps ont relevé,
Afin d'être honoré
Pour des Saintes Reliques.
34. On reçoit tous les jours
D'elle tant de secours
Qu'on ferait un volume,
Si on avait tenté,
Comme ils sont arrivés,
Les marquer par la plume.
35. Gravelle, surdité,
Rupture, obscurité,
Rétention d'urine,
Soudain se font sentir;
Cent et cent sont guéris,
En venant à Gerpennes.
36. Pour la procession,
C'est la tradition
Des gens du dernier âge,
Que dans tout le circuit,
Par où on la conduit,
On n'a pas vu d'orage.
37. Pèlerins, imitez
Ce que vous honorez,
Car ce n'est que grimace,
Vœux, toutes prières, chants,
Confrérie présent,
Si vous fuyez les traces.
38. De la procession,
Loin des distractions,
Les ris, les causeries,
Loin la bière et le vin,
L'impur, les libertins
Loin la Folâtrerie.
39. Fuyez la vanité,
La gloire et la fierté,
Fuyez les jalousies,
Sans disputer le pas,
Sans rechercher l'éclat,
Sans pique et sans envie.
40. Grande Sainte, écoutez
Les vœux des affligés
Dans leur pèlerinage,
Mais de ceux qui ont soin
De bannir de bien loin
D'eux tout libertage.
41. Protégez puissamment
Gerpennes et ses enfants.
Chassez-en tous les vices,
Afin que dans ce lieu
Nous puissions rendre à Dieu
Un fidèle service.
42. Nous, pour un tel bonheur
Et pour tant de faveurs,
Rendons d'un cœur fidèle
Et au Père et au Fils,
Avec le Saint-Esprit,
Des grâces éternelles.



AÔT.



LI PÂCOLET.



Le mot de « Pacolet » rappellera aux médiévistes
« le cheval de bois enchanté qui portoit un homme
» en un moment à mille lieues de là où il estoit.
» Vulgairement on dit : *Il faudroit le cheval de
» Pacolet pour aller si viste en ce lieu-là* ! »

C'est dans le roman de Valentin et Orson que l'on
trouve mentionné pour la première fois le cheval de Pacolet :
Valentin, neveu du roi Pepin, s'en servait pour voyager rapidement
dans les airs. Dans une étude citée ci-après, M. J. Stecher rappelle
que Walter Scott, dans ses notes sur *Christie's will*, cite l'*Histoire
de Valentin et Orson*, Rouen 1631, dans laquelle figure, en compagnie
d'Adramain, Pacolet l'enchanteur qui, par ses incantations, suscite
toute espèce de merveilles.

Il y a une trentaine d'années, le théâtre des marionnettes à Liège
avait encore conservé d'une manière très précise le souvenir de
Pacolet. C'était un enchanteur qui protégeait Charlemagne et ses
armées; quand il savait qu'une bataille avait lieu, il piquait des deux
son petit cheval, s'élevait dans les airs et arrivait à l'instant à l'en-
droit du combat. Tout aussitôt, la chance tournait infailliblement
en faveur du Grand Charles. Le personnage de Pacolet était repré-
senté par une marionnette plus petite que les autres; son costume
n'offrait, nous dit-on, rien de particulier.

Sous le nom de *pâcolet*, on désigne encore, dans tout le pays de
Liège, un talisman — ou plutôt un petit être — dont la possession
assure à celui qui le soigne, la chance dans toutes les entreprises et
l'argent à foison.

(*) OUBIX. *Curiosités françaises*, p. 93. Voir aussi RABELAIS, livre II, ch. 24 in. LE ROUX DE
LINCY, le *Livre des prov. franç.*, t. II, p. 38.

*Li ci qu'a l'pâcolet sèrè tchanc'leu qu'po-z-assotti, et s'potûh'rèt-i tant qu'li plairè divins 'n' mai plainte di pèces d'ôr qui r'vairont faite à faite.*¹

On entend parfois dire de quelqu'un : *il è sègnû dè pâcolet*² dans le sens de : « il est ensorcelé. » Ce qui tendrait à démontrer que le possesseur de ce talisman peut s'en servir pour opérer des maléfices.

Quoi qu'il en soit, les idées du peuple ne sont plus fort nettes sur la nature du *pâcolet*, ainsi qu'il résulte des notes puisées dans les dossiers de la Revue. Les uns disent que c'est une petite bête qu'on enferme dans une boîte et qu'il faut soigneusement nourrir (Glain et Angleur). D'autres spécifient qu'il s'agit d'une petite bête « noire », forme que prendrait le diable pour la circonstance (Vottem) et qui ressemble, ou bien à un rat (Herstal), ou à un scarabée⁽³⁾, ou bien encore à un bousier et que l'on conservait dans un étui à épingles (Wandre). Celui qui parvient à découvrir (*sic*) ce petit animal et à s'en emparer, doit lui cracher dans la bouche, puis l'enfermer dans une boîte; il est tenu de le porter sur soi, de le nourrir, et de nettoyer régulièrement le fond de la boîte, sans quoi « il est battu » (Vottem). On raconte à Chokier et dans la plupart des lieux cités, que la première bouchée de chaque repas doit lui être réservée, sinon l'on n'en sera plus maître et il disparaîtra.

On ajoute partout que grâce à ce talisman, on n'est jamais sans le sou. Un amateur de combats de coqs possédant le *pâcolet* pouvait être certain de gagner toutes les parties et d'emporter tous les paris; s'il aimait le jeu de cartes, il était sûr d'avoir chaque fois les principaux atouts en main; s'il désirait une femme, il n'avait qu'à se présenter : elle ne pouvait résister à ses charmes et devenait amoureuse à souhait. En outre, il suffisait à notre homme de demander telle ou telle besogne à son *pâcolet*, pour la voir accomplie sur l'heure — pourvu qu'il le tutoyât sur le ton d'un brutal commandement.

On disait à Liège⁴ : si vous avez le *pâcolet*, vous saurez tout ce qui concerne l'art mystérieux de tourner la baguette : vous découvrirez non-seulement de l'eau, mais de la marne, — et l'on sait que la marne est très utile aux fermiers pour chauler leurs terres.

Les bonnes gens de Vottem vous parleront d'un certain houilleur

(1) « Celui qui a le *pâcolet* sera chancard au possible et puisera tant qu'il lui plaira dans une maie pleine de pièces d'or qui reparaitront au fur et à mesure ».

(2) *Dict. des spots*, 2^e éd., n° 1800.

(3) *Bulletin de la Soc. liég. de littér. wall.*, 4^{re} série, t. III, Mélanges p. 56 (art. de M. J. Stecher.)

nommé Simâl qui habitait non loin de ce village, et qui, possesseur du *pâcolet*, voyait comme par miracle la houille se détacher et se briser d'elle-même : il gagnait ainsi double journée sans se fatiguer le moins du monde.

Mais, un jour, il oublia de fournir à son protecteur les prémices de ses repas; à son retour, et comme il passait en pleine nuit *divins 'n' basse* « dans un chemin creux », des mains invisibles lui donnèrent une bastonnade soignée, et la petite boîte fut trouvée vide. Il y avait juste vingt-quatre heures, terme de rigueur, que le *pâcolet* n'avait plus rien mangé. A partir de ce jour, tous les malheurs fondirent sur la famille du pauvre Simâl, qui dut bien regretter sa fatale négligence.

Si le peuple conserve aujourd'hui encore le souvenir de ces légendes, il oublie de plus en plus rapidement ce qu'il croyait de la nature des choses.

On a vu que de l'avis presque général, le *pâcolet* serait une sorte de petit animal ou une petite figure du diable. On trouvera ci-après quelques documents nouveaux qui sont de nature à trancher la question, en ce sens qu'il s'agit bien du diable lui-même.

Dans ces conditions, le *pâcolet* semble dériver de l'esprit familier, le *spiritus familiaris* des anciens — sous réserve, bien entendu, du caractère que le démon a conservé en prenant la place, dans les mythes païens, d'esprits plutôt bienfaisants.

Une dame âgée du nom de Marquet, qui faisait fréquemment visite à la maison, du temps où j'étais enfant, nous parlait fort souvent du *pâcolet* qui joua dans sa vie, s'il faut l'en croire, bien entendu, un rôle très important.

Elle connaissait même le moyen de se procurer le talisman et le voici, tel qu'elle l'a exposé.

Il vous faut, disait-elle, enterrer dans du fumier, un œuf dans lequel vous aurez introduit quelques poils de l'anus d'un cheval. Le treizième jour, à minuit, vous vous rendez à l'endroit où l'œuf est enterré et vous poussez à trois reprises le cri suivant : *Vinsse, ou n' vinsse nin?* « viens-tu ou ne viens-tu pas? » Alors apparaît un petit diabolotin qui, après vous avoir fait signer un pacte, entre dans une petite boîte dont vous devez toujours être porteur. Une fois en

possession du *Pâcolet*, vous en tirez tout ce que vous en voulez, à condition que les choses obtenues ne demeurent pas plus de vingt quatre heures en votre possession.

La vieille Marquet affirmait que dans son jeune âge, elle avait été courtisée par un jeune homme de Bressoux, du nom de F., qui se trouvait en possession du fameux *Pâcolet*, c'est même ce qui avait été la cause de leur rupture. Voici comment elle m'a conté la chose.

Cet homme, dit-elle, avait toujours les poches pleines d'or et réussissait en tout : s'il jouait, il gagnait la partie contre tous ses adversaires; s'il allait à la pêche, tous les poissons de la rivière se donnaient rendez-vous à son hameçon. C'était un garçon très aimable et très jovial. Seulement, on avait remarqué une chose qui, à cette époque, était considérée comme un vrai crime: c'est qu'il n'allait jamais à la messe. Un jour, notre dame que l'indifférence religieuse de son amoureux peinait beaucoup, usa d'un subterfuge pour le faire entrer dans l'église de St-Remacle. L'amoureux semblait s'y être prêté de très bonne grâce, mais à peine était-il entré dans le temple qu'il fit cent contorsions et, sous couleur de violentes coliques, il s'enfuit au plus vite. C'était, me dit la vieille, à ce qu'elle apprit plus tard, le «*Pâcolet*» qui le pinçait, houspillait d'importance pour avoir manqué aux conventions souscrites.

Les rapports secrets entre l'amoureux et Messire Satanas, se firent jour dans une circonstance assez singulière. Un jour que l'on était tous attablés, la scène de l'église sembla se représenter pour notre amoureux : les grimaces, les contorsions recommencèrent et définitivement notre homme quitta la table pour se rendre dans une pièce voisine.

La vieille mère, chez qui des voisins obligeants, — on en a rencontré en tout temps — avaient suggéré certains soupçons sur l'origine de la fortune et de la chance exceptionnelle de son futur gendre, le suivit à pas de loup et alla se poster à une espèce d'œil-de-bœuf qui donnait dans la pièce. Voici ce qu'elle vit et entendit : L'amoureux, après s'être essuyé le front tout couvert de sueur, glissa la main dans sa poche en criant : *Aucè, lais me è pâie, va, ji l' va r'netli*, «*Oui, laisse-moi en paix, va, je vais te nettoyer*», retira aussitôt une petite boîte ronde qu'il ouvrit. Un diabolin de la grosseur d'un têtard en sortit vivement et se posa sur le poing de l'amoureux pendant que celui-ci tirait de la boîte quelques petites

crottes de la grosseur d'une tête d'épingle. Ce travail achevé, le diabolin sauta sur le couvercle de sa prison et commença un bourdonnement qui était, à en juger par la mine déconfite de l'amoureux, une admonestation à son adresse, pour avoir négligé des soins de propreté, au sujet desquels Messieurs les «*Pâcolets*», à ce qu'il paraît, ne badinent pas.

La vieille mère, aussi morte que vive, vint raconter la chose à la compagnie qui décida d'expulser l'associé du diable, ce qui fut fait incontinent.

Et c'est ainsi que furent rompues des relations que la plupart des jeunes filles de Bressoux enviaient.

La croyance au *Pâcolet*, il y a une bonne soixantaine d'années n'existait pas seulement dans le bas peuple. Ma mère me raconte qu'elle a connu dans sa jeunesse, un vieil officier du premier empire, du nom de Devillers, qui y ajoutait la plus grande foi. Il racontait avoir connu à l'armée un camarade qui était porteur du «*Pâcolet*». Comme l'amoureux de la vieille Marquet, ce militaire avait toutes les chances et toujours les poches pleines d'or. Bon camarade, il prêtait volontiers ses louis à quiconque en avait besoin, mais à la condition que ce fut pour une ribotte, car notre militaire ne pouvait jamais posséder ou laisser en possession d'autrui les choses d'origine infernale pendant un laps de temps dépassant vingt quatre heures.

Joseph LESUISSE.





UN USAGE NUPTIAL.



Un de nos plus féconds auteurs dramatiques wallons, M. Alphonse Tilkin, vient de publier la comédie-opérette ¹ dont nous avons depuis longtemps signalé l'intérêt folklorique ². Elle contient en effet bon nombre de faits traditionnels, reproduits avec toute l'exactitude désirable; et le sujet repose sur un usage curieux qui a fortement

intrigué tout le monde. Lors de la mise à la scène du *Coq de viège*, certains organes de la presse locale se sont complètement mépris à ce propos, croyant que l'usage en question était sorti tout armé d'une imagination fertile.

La pièce étant aujourd'hui publiée, j'ai profité de l'occasion pour demander à M. Tilkin quelques renseignements témoignant de l'authenticité de la tradition. Il s'est prêté de bonne grâce à cette "interview" folklorique, et il m'a répondu par la lettre suivante qu'il m'autorise à publier.

« Mon cher C...

« Voici les circonstances à la suite desquelles m'est venue l'idée de composer l'opérette en question.

« Il y a quatre ans, je fus invité au mariage de l'un de mes meilleurs amis, qui épousait une jeune fille de son village natal, Cerexhe-Heuseux, canton de Fléron. Comme son nom l'indique, ce village se compose de deux hameaux. Le marié était de Heuseux et la fiancée de Cerexhe; la fête avait donc lieu en ce dernier endroit. C'est là que je vis, au milieu de la soirée, danser par tous les assistants les rondes que vous publierez et dont j'ai

(¹) *Li Coq de Viège* « Le Coq du Village », comédie-opérette en 3 actes, par A. TILKIN, musique de Léon Dressen. — Broch. in-12 de 86 p. Chez l'auteur, 7, rue Lambert-le-Bègue, Liège.

(²) Voir *Wallonia*, tome 1^{er}, p. 174.

« repris la première dans *Li Coq*. C'est de là aussi que j'ai rapporté les chansons de buveurs que j'ai insérées dans les scènes du banquet, au troisième acte ¹.

« Suivant l'usage, le repas fut copieux et la séance, aussi longue que joyeuse. On se sépara vers quatre heures du matin. Le marié me proposa de loger chez ses beaux-parents. Par discrétion, je déclinai cette offre, préférant aller prendre à Jupille le train du matin, en compagnie d'un autre ami, compatriote du premier et depuis longtemps établi à Liège. Le marié me dit alors qu'il nous reconduirait jusqu'au hameau voisin. Son insistance me parut étrange, mais, de guerre lasse, j'acceptai son «petit pas de conduite», et nous nous mîmes tous trois en route.

« Arrivé à Heuseux, devant la maison de son père, le marié nous serra la main en nous disant bonsoir et, à ma grande stupéfaction, il rentra dans la maison paternelle!

« Une telle conduite était bien faite pour m'intriguer, et je ne pus m'empêcher, tout en causant avec mon compagnon, d'y faire une allusion discrète.

— « Ah! c'est vrai, me dit-il. Vous n'êtes pas du pays. Vous ne pouvez savoir comment les choses se passent.

« Et il me dévoila le mystère.

« La tradition impose à tout nouveau marié de s'éloigner de sa femme une fois la noce finie. Généralement, on se contente de passer chastement la première nuit nuptiale. Mais quand l'époux a le courage d'allonger le répit, il donne par cela même à la jeune femme la preuve d'une haute estime et d'un respect digne de remarque. Seulement, chose singulière, la tradition n'a de force que sur toute l'étendue du territoire où elle sévit. Si les mariés s'en vont en tour de nocés, la coutume tombe d'elle-même.

« A ce récit, mon compagnon ajouta des souvenirs tout-à-fait personnels et que vous trouverez sans doute intéressants.

« Comme je l'ai dit, il travaillait depuis longtemps à Liège, lorsqu'il se décida à épouser sa fiancée. Malgré ses rapports fréquents avec son village natal de Heuseux, où demeurait la belle, notre ami, devenu citadin et un peu esprit-fort, crut devoir passer outre la coutume, d'autant plus que son amour devait porter des fruits, au su de tous, dans un avenir assez prochain.

« Malgré cette circonstance, le peu de respect qu'il montra pour la coutume immémoriale, fit scandale au village. Les parents s'en émurent; on en parla de long et de large dans les villages voisins où la coutume est répandue, et notre homme essuya les reproches des uns et les brocards des autres, à trois lieues à la ronde.

« Ces détails, mon cher C... prouvent une fois de plus que les croyances du peuple sont plus fortes que tous les raisonnements possibles. C'est à ce titre que je vous les signale. Vous en userez comme du vôtre.

« Recevez, etc.

Alphonse TILKIN.

(¹) [Ces chansons prendront place dans le travail que je prépare sur les Buveurs et Cabarets. — O. C.]